

La septième contribution, d'Aḥmad Tawfiq, traite de « L'Histoire et la littérature hagiographique à travers les *Manāqib* d'Abū Ya'zā » et la huitième, de 'Abd al-Āḥad al-Sabtī, de « L'Information de l'hagiographie et l'hagiographie de l'information ».

La neuvième étude, de 'Abdelmajid Zeggaf, « Remarques sur l'organisation formelle des récits hagiographiques », analyse quelques problèmes généraux posés par le récit hagiographique, dans le cadre d'une réflexion sur les formes des récits de tradition orale et sur leur contenu. Elle se limite aux exemples pris dans deux corpus hagiographiques du Moyen Âge marocain : le *Tašawwuf* d'al-Tādīl déjà cité et *al-Maqṣad* d'al-Bādisī (711 H/1311).

Plusieurs articles récents mettent l'accent sur l'importance de la littérature hagiographique dans l'histoire du Maghreb, et seraient un bon complément à ce recueil de contributions portant sur ce thème : Mercedes García Arenal, « Sainteté et pouvoir dynastique au Maroc : la résistance de Fès aux Sa'diens », in *Annales E.S.C.* juillet-août 1990, p. 1119-1142; Houari Touati, « Approche sémiologique et historique d'un document hagiographique algérien », in *Annales E.S.C.*, septembre-octobre 1989, p. 1205-1228; idem, « En relisant les Nawāzīl Mazouna, marabouts et chorfa au Maghreb central au XV^e s. », in *Studia Islamica* LXIX, 1989, p. 75-94.

Vincent LAGARDÈRE
(Université de Bordeaux III)

H.T. NORRIS, *Sufi Mystics of the Niger Desert*. Oxford, Clarendon Press, 1990. 14 × 25 cm, 180 p.

Dans un article publié en 1989 par les cahiers *Islam et sociétés au sud du Sahara*, le professeur Norris avait résumé les premiers résultats d'une difficile enquête sur un personnage fort mystérieux, le šayḥ Maḥmūd al-Bağdādī qui, au début du XVI^e siècle, fonda une *tariqa* parmi les Touaregs du massif de l'Aïr (Niger). L'ouvrage ici recensé précise et développe ces remarques initiales.

Sur le šayḥ Maḥmūd, les données historiques sont lacunaires et confuses. La *nisba* al-Bağdādī constitue la seule indication disponible sur son origine orientale. La chronologie de son existence reste vague. Sa *silsila* le rattache à la Ḥalwatiyya, mais la *tariqa* dont il est l'éponyme se présente comme une voie autonome et son enseignement — tel du moins qu'il nous est connu à travers un texte largement postérieur — paraît puiser à des sources assez diverses.

Le document principalement utilisé par Norris, la *Qudwat al-mu'taqid fi siyar al-aḡwād* a pour auteur le šayḥ Aḥmad al-Šādiq al-Lamtūnī (lui-même rattaché à la Suhrawardiyya) qui passa, semble-t-il, les dernières années de sa vie à Agadès et mourut entre 1670 et 1680. L'état de l'unique manuscrit de la *Qudwa* auquel Norris a eu accès rend néanmoins son exploitation délicate, notamment en ce qui concerne les premiers folios. Une traduction nous est cependant proposée de longs passages autour desquels s'ordonne la présentation de l'arrivée du šayḥ Maḥmūd au Niger (chap. III), du cercle de ses disciples (chap. IV), des doctrines de la Maḥmūdiyya (chap. V), des disciplines prescrites au *murīd* (chap. VI) et enfin du martyre de sīdī Maḥmūd que des *fuqahā'* jaloux de son prestige auraient dénoncé au sultan d'Agadès.

Le dernier chapitre de l'ouvrage étudie la curieuse réapparition au vingtième siècle (sous le nom de Ḥalwatiyya, cette fois) d'une lignée spirituelle qui, déjà en déclin lorsque la *Qudwa* fut écrite, semblait éteinte bien qu'elle ait eu, au dix-neuvième siècle, une certaine influence sur 'Uṭmān Dan Fodio et son successeur Muhammad Bello.

La personnalité de Maḥmūd al-Bağdādī reste obscure. Certains de ses disciples l'ont manifestement considéré comme le Mahdī, d'autres ont vu en lui le *muğaddid* du dixième siècle de l'hégire. Si la force de son charisme se devine entre les lignes, ses propos, sa conception du *taṣawwuf* ne présentent aucune originalité particulière et concilient de manière équilibrée l'attachement à la *šari'a* et la quête de la *haqīqa*. Mais, répétons-le, la source majeure de notre information — si le šayḥ Maḥmūd est mort au début du XVI^e siècle et non au début du XVII^e comme certains auteurs l'ont soutenu — est fort tardive.

Ce dernier point explique peut-être quelques détails assez singuliers qui ont retenu notre attention. À plusieurs reprises, la *Qudwa* mentionne des personnages que Norris n'a pu identifier mais qui sont en fait fort connus. Le « Muḥammad al-Sannāwī » nommé p. 66 n'est autre que le šayḥ al-Sināwī, l'un des maîtres de Ša'rānī, qui reçut de lui l'initiation en 932 H., et auquel une notice est consacrée dans les *Tabaqāt kubrā* (Le Caire, 1954, II, p. 132-134). À la même page figure un certain « Abū l-Mawhib » : il s'agit en réalité du saint égyptien Abū l-Mawāhib (ob. c. 820 H.), dont Ša'rānī parle également dans un long passage (*ibid.*, II, p. 67-83). Page 104, « 'Alī al-Marṣā'i » est de toute évidence 'Alī al-Marṣafī, autre maître de Ša'rānī (*ibid.*, II, 127). Il est d'autant moins permis d'en douter que les propos qui lui sont attribués dans la *Qudwa* se retrouvent textuellement dans les *Tabaqāt*.

Mais ce n'est pas tout : les « règles concernant le *dikr* » que la *Qudwa* attribue à sīdī Maḥmūd (cinq règles à observer avant le *dikr*; douze règles à observer pendant le *dikr*) reprennent, à quelques légères variantes de formulation près, et exactement dans le même ordre, celles qu'énonce Ša'rānī dans un autre de ses ouvrages, les *Anwār qudsiyya fī ma'rifat qawā'id al-sūfiyya* (1^{re} éd. Beyrouth, 1966, I, 36). Les trois règles à appliquer après le *dikr* sont celles qu'on trouve dans un bref opuscule inédit du même auteur, la *Risāla fī talqīn al-dikr* dont nous possérons une photocopie.

Ces constatations font apparaître un sérieux problème chronologique. Ša'rānī, né en 1493, est mort en 1565. Il est donc clair que le šayḥ Maḥmūd al-Bağdādī, s'il est mort au début du X^e/XVI^e siècle, n'a pu connaître ses œuvres (les *Tabaqāt* ont été achevées en 952 H., les *Anwār qudsiyya* en 961). Faut-il alors remettre en question les dates retenues — sur des bases qui paraissent assez sérieuses — par Norris ? Dans le cas contraire — le plus probable sans doute — les emprunts à Ša'rānī (peut-être plus nombreux que les exemples relevés ici) sont imputables au šayḥ Aḥmad al-Ṣādiq. Mais cela signifie que la reconstitution des enseignements de sīdī Maḥmūd à partir de la *Qudwa* devient, pour dire le moins, une entreprise fort hasardeuse. L'énigmatique *muršid* des Touaregs de l'Aïr demeure décidément insaisissable.

Michel CHODKIEWICZ
(E.H.E.S.S., Paris)